

Jemmapes et son canton

ON N'A PAS TOUS LES JOURS CENT ANS !



MARIE DEYME-PALENC

Le 9 novembre 1996, nous avons fêté les 100 ans de maman à la Maison de retraite de Marly-la-Ville, dans le Val-d'Oise, où habite mon frère André.

Née Marie Félicie Palenc, d'un père provençal et d'une mère alsacienne, le 5 novembre 1896 à Lannoy, elle y a vécu jusqu'à l'exode de 1962.

A cette époque là, elle s'est installée à Saint-Canadet, village des Bouches-du-Rhône, où mon frère André possédait une petite maison ; les deux sœurs de maman étaient alors avec elle.

Puis, se retrouvant seule dans ce village à la mort de sa nièce Denise en 1988, elle partagea son temps entre ses trois enfants, Roger à Rézé (Loire-Atlantique), André à Marly-la-Ville, et moi-même à Reims puis à Sète.

C'est en juin 1993 qu'elle devint pensionnaire de la Maison de retraite de Marly-la-Ville, en raison de la proximité immédiate du domicile de mon frère, qui peut ainsi la voir chaque jour.

Ce centième anniversaire fut une grande fête conviviale

● Suite pages centrales



JEANNE BENOIT-GOUVERT

Ci-dessus, Jeanne Benoit, son fils, sa belle-fille, des amis et une arrière-petite-fille, Charlotte, à gauche.

● Lundi (n'ar el souk) 22 mars 1897, « maison du cocotier », à l'angle de la rue d'Aboukir et de la rue des Vétérans, à Jemmapes. Comme il l'a déjà fait tant de fois et comme il le fera encore longtemps, le Dr Gouvert assiste une mère qui met au monde son enfant.

Cette enfant, c'est Jeanne, leur première fille. Nul n'imaginerait, alors, qu'un siècle plus tard, elle soufflerait les bougies de son gâteau de centenaire...

Mais il faut d'abord que les années passent... qu'elle grandisse en compagnie de sa sœur Paulette, qu'elle aille en classe chez Mme Devèze et Mme Ulrich alors en début de carrière, qu'elle suive le catéchisme de

● Suite pages centrales

Ci-contre, Mme Deyme est entourée de ses enfants Nancy Tari, Roger et André Deyme. En haut de page, la centenaire souffle les bougies de son gâteau d'anniversaire sous le regard de son arrière-petite-fille Zita Guerret, à l'extrême gauche.

JEMMAPIADES 1997

Cette année, nos Jemmapades devraient se dérouler en septembre, sur deux ou trois jours, entre le 7 et le 14, mais sans qu'il s'agisse d'un week-end. La date sera précisée en fonction des intentions qui nous parviendront. Nous prions donc nos compatriotes intéressés par cette réunion, de bien vouloir nous préciser combien ils pensent être. L'hôtel sera le même et le prix ne devrait pas excéder 400 francs par personne et par jour. Ecrire vos intentions à Jean Benoit, 440 route de Vulmix (A36) 73700 Bourg-St-Maurice (tél. 04.79.07.29.31) avant le 15 juin dernier délai. Merci.



LE MOULIN XUEREB

LE MOULIN XUEREB, on entendait, de loin, les grosses pulsations cardiaques de sa machine toujours en mouvement. Dans les rues qui y donnaient accès, c'était une noria continue de d'ânes et de mulets arrivant chargés de lourds sacs de grain, ou repartant lestés d'aussi lourds sacs de criblure ou de farine, mais saupoudrés cette fois d'une fine pellicule blanche.

Et les conducteurs, eux aussi, étaient aussi enfarinés que les bêtes, du haut de leur turban campagnard roulé sans élégance, jusqu'à la plante de leurs pieds plus durs qu'un morceau de pneu d'automobile. De temps à autre, un gourdin allait donner sur l'échine d'une bête qui esquissait alors trois pas d'amble avant de reprendre son train harrassé.

Dans la cour, rares étaient les endroits libres ; il fallait se frayer un chemin entre des croupes et des queues, des entassements de sacs, de larges et longues courroies dont on voyait passer le raccord à intervalle régulier, une grosse locomobile, des meules inactives et blanchâtres qui se donnaient des allures de vestiges romains, des amas de clients assis par terre, les genoux à hauteur du menton, souvent dos à dos, attendant leur tour avec mek-toubisme.

De temps en temps, on voyait s'extraire, d'un burnous, quelque gros portefeuille gonflé de paperasses et de billets de banque usés, que ceinturait une lanière de cuir longue à dérouler...

Et, partout, une profusion de volailles s'en donnant à cœur joie de picorer, de battre de l'aile, de se pavaner en ouvrant des yeux ronds, et de jaboter en s'indignant que des moineaux aient l'audace de venir glaner des miettes à leur table de festin.

Salvator Xuereb, mon père, était entrepreneur de travaux agricoles à Philippeville et sa région, lorsqu'en 1900, le comte de Sonis le mit en relations avec son cousin le comte d'Hespel (1) - arrivé depuis peu à Jemmapes - pour diverses tâches à effectuer avec son matériel.

Tout au long de la mauvaise saison, ce matériel fut entreposé face aux écuries d'Hespel - à l'angle des rues d'Aboukir et Petit - dans un coin du moulin qu'exploitait le marabout de Sidi Méziène.

Chaque fois que mon père venait inspecter son parc agricole, il ne manquait pas de s'intéresser aussi à l'équipement du moulin ; avec d'autant plus de goût que ses parents avaient été eux-mêmes minotiers et fabricants de pâtes alimentaires.

Le vieux marabout, dont l'âge était déjà très avancé et qui commençait à ressentir la fatigue d'une longue vie de labeur, finit par lui proposer la vente de son affaire - fonds et matériel (2) et ajouta cette promesse : " Lorsque je t'aurai vendu, je viendrai chaque lundi, jour de marché à Jemmapes, te faire connaître ma clientèle et te présenter à elle. "

Que dit, que fait : l'affaire fut conclue (3) et l'exploitation se mit à fonctionner convenablement, si bien que - dès 1901 - mes parents décidèrent de venir s'installer à Jemmapes avec mon frère aîné André et ma sœur Reine qui étaient déjà nés.

La clientèle était en majorité indigène ; cependant de temps en temps, des colons venaient faire concasser quelques quintaux d'orge, d'avoine ou de maïs pour les bêtes comme devait le faire plus tard - chaque samedi, par

grosses quantités - Lucien Bontoux, après qu'il eut créé, vers 1946-48, son élevage de porcs ; et de même, Zézé Teuma et son fils Norbert - éleveurs laitiers - mais en moindre importance, cette nourriture n'étant qu'un complément pour leurs bovins.

L'homme de confiance de mon père était Le Manchot, qui travaillait au moulin déjà bien avant 1914. Il fut blessé pendant la Grande Guerre et amputé d'un avant-bras, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre sa tâche.

Il était secondé par une équipe entièrement familiale : son fils Loucif, son neveu Mohamed et son cousin Saoudi. J'ai oublié leur patronyme, mais je me souviens qu'ils étaient apparentés à la famille Chaïb.

Jusqu'à l'heure de son décès vers la fin des années 30, Le Manchot fut chargé de faire régner l'ordre dans le passage des clients ; en outre, si mon père s'abstenait, c'est lui qui tenait la caisse. Les autres, indistinctement, manipulaient les sacs et réglaient les meules pour que les moutures soient exécutées selon le désir de la clientèle.

Suivant les besoins du moment, l'un ou l'autre aidait mon père pour l'entretien du matériel ou pour les travaux des champs : labours, battages, bottelages...

Au moulin, tournaient trois paires de meules, taillées en métropole, à La Ferté-sous-Jouarre, que mon père avait achetées, au fur et à mesure, chez Billard à Bône. Elles étaient actionnées par un moteur diesel un cylindre, de marque Douce, fabriqué à Besançon et fourni - en 1912 - par les établissements Tribaudau de Philippeville (4).

Les années ont passé, mais je n'ai pas oublié le nom de la

locomobile à vapeur qui servait aux travaux agricoles : une Marshall.

Elle actionnait aussi le treuil de la défonceuse, énorme charrue polysocs qui ouvrait profondément la terre et la retournait, avant la plantation de la vigne ou des vergers d'agrumes (5).

En fin de travaux, à l'extérieur, elle revenait prendre sa place dans la cour, pour pallier l'éventuelle défaillance de notre moteur diesel. Son combustible était, en général, de la briquette de charbon dont le stockage était pratique, ou du bois, ou du charbon de bois venu des exploitations d'Hespel. Dans les champs, elle fonctionnait avec le combustible fourni par le client du moment.

Au-dessus de la maison d'habitation, les combles étaient vides, mais au-dessus du moulin, mon père avait utilisé le solide plancher pour installer - bien avant 1914 - une petite minoterie qui alimentait longtemps en farine les boulangeries de Jemmapes et de villages du canton... jusqu'à ce qu'elle soit concurrencée, vers 1930, par les Attard, Kaouki, Apap, Grima et autres gros minotiers du Constantinois.

Seuls souvenirs de cette époque révolue, demeurèrent une grosse poulie, avec son treuil pour monter les sacs de grain et descendre ceux de la farine, la trieuse pour le grain, la sasseuse pour la farine, plus un attirail de petit matériel... sans compter les vieilleries inutiles qu'on gardait encore dans l'espoir fallacieux qu'elles pourraient servir encore un jour.

J'ai cessé d'habiter le moulin le 18 novembre 1942, pour gagner le 67^e d'Artillerie, à Constantine, puis la compagnie de canons du 7^e



Henri Denis, sacoché au côté, officier de maintenance. A son côté, Ali dit "Etincelant", qui assurait aussi la vente de la Caravana ont bien connu ce dernier : ils ont travaillé avec sa compagnie, lors des approvisionnements.

Tirailleurs à Sétif, prélude à une période qui ne devait s'achever qu'en 1945, via l'Italie, la Provence, les Vosges et le Rhin.

Peu après mon embarquement pour l'Italie, mes parents quittèrent la maison du moulin pour aménager " en ville ", dans la maison Di Méglio (6), à l'angle de la rue Nationale et de la rue Barral, face à la place Docteur-Gouvert où mon oncle Georges - après avoir été chauffeur pendant plus de trente ans chez d'Hespel - tenait un kiosque de distribution d'essence.

C'est alors que mon frère Charles et sa famille s'installèrent, au moulin, dans l'appartement devenu vacant.

Fin 1942, Henri Denis, frère de ma belle-sœur Charlotte, de Gilette et de Jeanne (qui, jusque là avait habité chez une tante, à Bône où il était coiffeur) très gêné par sa surdité et son mutisme lors des bombardements de la ville, fut ramené sur Jemmapes pour être employé au moulin où il travailla jusqu'au moment de l'exode.

En 1945, mon père loua le moulin à mon frère Charles et à moi-même, fraîchement démobilisés. Et les meules tournèrent et tournèrent, des années encore, jusqu'en juin 1962...

Roger XUEREB



Henri Denis, sacoche au côté, officie au moulin, parmi les bidons de manutention. A son côté, Ali dit "Etincelle", successeur de Loucif le manchot, qui assurait aussi la vente de la glace. Pierre Seyvet et P'tit Louis Caruana ont bien connu ce dernier : ils étaient souvent du voyage, en sa compagnie, lors des approvisionnements à Philippeville.

Tirailleurs à Sétif, prélude à une période qui ne devait s'achever qu'en 1945, via l'Italie, la Provence, les Vosges et le Rhin.

Peu après mon embarquement pour l'Italie, mes parents quittèrent la maison du moulin pour aménager "en ville", dans la maison Di Meglio (6), à l'angle de la rue Nationale et de la rue Barral, face à la place Docteur-Gouvert où mon oncle Georges - après avoir été chauffeur pendant plus de trente ans chez d'Hespel - tenait un kiosque de distribution d'essence.

C'est alors que mon frère Charles et sa famille s'installèrent, au moulin, dans l'appartement devenu vacant.

Fin 1942, Henri Denis, frère de ma belle-sœur Charlotte, de Gillette et de Jeanne (qui, jusque là avait habité chez une tante, à Bône où il était coiffeur) très gêné par sa surdité et son mutisme lors des bombardements de la ville, fut ramené sur Jemmapes pour être employé au moulin où il travailla jusqu'au moment de l'exode.

En 1945, mon père loua le moulin à mon frère Charles et à moi-même, fraîchement démobilisés. Et les meules tournèrent et tournèrent, des années encore, jusqu'en juin 1962...

Roger XUEREB

(1) S'ensuivirent des relations toujours très étroites entre nos deux familles.

(2) Le 24 avril 1920, mon père acheta, pour la somme de 12 000 F, à Mme Girard, les 627 mètres carrés de terrain sur lequel se trouvaient la cour, le hangar et la maison d'habitation.

(3) C'est à la même époque que la marabout vendit ses terres de Sidi Méziène à François Canuel, père d'Henri.

(4) Auparavant, c'est un moteur à vapeur qui faisait tourner l'arbre transmettant le mouvement à chaque courroie.

(5) Plus tard, les tracteurs prirent la relève.

(6) Jean Di Meglio était garagiste à Philippeville et concessionnaire exclusif de Renault. Il me semble que l'immeuble avait été édifié par Auguste Bourge vers 1935. Mes parents étaient les troisièmes occupants de l'appartement, après le vétérinaire Jean Coste, puis Chabert, chef de district des C.F.A. Dans les autres logements, habitaient les familles Joseph Teuma, Mme et le capitaine Raynaud (puis Roger Mattera et sa famille) et la famille Tari, au nom de l'E.G.A. dont il était le responsable (remplacé à son départ, par Lucien Dessertaine et sa famille). Au rez-de-chaussée, on trouvait la boucherie Teuma, le salon de coiffure Xerri, la Mahakma, le bureau de l'E.G.A. et le magasin "Tout Electric". Dans la cour, trois petits logements occupés par mon oncle Georges et la famille Xerri, le troisième servant de pied-à-terre à l'Office des Forêts pour ses agents de Gandoula.

ON N'A PAS TOUS LES JOUS MARIE DEYME-PALENC

● Suite de la page 1

et chaleureuse, parfaitement préparée, tant par mon frère André et sa femme Liliane, que par le personnel de la Maison de retraite.

Dans une salle magnifiquement décorée et fleurie, la famille était réunie presque au complet :

Roger Deyme, son épouse Lucette née Jamet, leur fille Anne-Marie et son époux François Solleuz ;

Nancy, née Deyme et son époux Pierre Tari, avec leurs enfants Marie-Laure, son conjoint Christian Guerret et leur fille Zita (6 ans), Jean-Dominique Tari, Frédéric Tari et son épouse Isabelle née Legendre avec leurs enfants Kévin (8 ans) et Zélia (4 ans) ;

André Deyme, son épouse Liliane née Jakubowski, avec leur deuxième fille Pauline ;

les neveux et nièces Pierre Latkowski et Anne née Mougeot, Alain Palenc et Gisèle née Chevroulet, leur fille Isabelle et leur gendre, avec leur deux fils, Erwann Palenc et Nathalie sa seconde fille, ainsi que la nombreuse famille de Liliane Deyme (1).

Il y eut le discours du maire, puis la remise de nombreux cadeaux suivie d'un apéritif et d'un repas typiquement pied noir : assiette de la mer, couscous royal (on ne peut plus royal), salade, fromage, poirier d'anniversaire arrosé de champagne.

La fête se poursuivit une bonne partie de l'après-midi, avec des chansons... d'autrefois, que maman fredonna, elle aussi, le plus souvent.

Instant d'émotion, elle réussit à faire, avec moi, quelques pas de valse qu'elle m'avait demandés toute la matinée.

A ceux qui la quittaient à la

JEANNE BENOIT-GOVERT

● Suite de la page 1

M. le curé Druguet, qu'elle joue, qu'elle chante, qu'elle sympathise avec ses amies Geneviève Vallet, Marie Mathieu, Juliette Seyvet, Henriette Boissadan, Antoinette et Thérèse Alvino, Céline Agius, Zouzoune Camillieri, Jeannette Aquilina, Pauline Berrux, Marthe Alluar, Jeanne et Colombine Mangion, Nancy et Adrienne Laffont, Jeanne Barret, Joséphine Dupont, Marie Palenc, Jeanne Brethous, Marie Chaud, Jeanne Bon-tout...

Il faut qu'elle devienne, en 1920, Jeanne Benoit, et vive à Philippeville jusqu'en 1935 puis à Constantine... Qu'elle devienne veuve en 1949... qu'aux jours de l'exil elle aille rejoindre les siens en Ile-de-France, dans le département de Seine-Saint-Denis où se perpétue le "93" du Constantinois...

● Samedi 22 mars 1997. Sur la Haute Tarentaise, passe le souffle tiède du "foehn" qui - remonté d'Afrique via l'Italie - est encore un petit reste de sirocco. Le Tangout et le djebel Oust ont fait place à l'Aiguille Rouge et au Mont Pourri : Jeanne est maintenant en Savoie, d'où son grand-père maternel et son père partirent jadis s'implanter en Algérie.

Un printemps tout neuf vient d'éclore, et voilà notre centenaire dans un fauteuil qu'elle a dû récemment troquer contre sa canne, à cause d'une chute malencontreuse survenue quinze jours plus tôt.

Autour d'elle, sont réunis la



Jeanne Gouver

municipalité de Bourg-Saint-Maurice, le personnel et les pensionnaires de la maison de retraite Saint-Michel, ses amis, et une partie de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Le groupe choral Chant'le-vent entonne, à son intention, "Joyeux anniversaire", "Mille colombes", "Mes jeunes années" et autres morceaux de son répertoire.

Après les souhaits de la municipalité, l'offre de fleurs, de souvenirs, et le cadeau symbolique d'une canne - pour lui dire "lève-toi et marche !" - elle souffle, debout, les bougies



Henri Denis, sacoche au côté, officie au moulin, parmi les bidons de manutention. A son côté, Ali dit "Etincelle", successeur de Loucif le manchot, qui assurait aussi la vente de la glace. Pierre Seyvet et P'tit Louis Caruana ont bien connu ce dernier : ils étaient souvent du voyage, en sa compagnie, lors des approvisionnements à Philippeville.

Tirailleurs à Sétif, prélude à une période qui ne devait s'achever qu'en 1945, via l'Italie, la Provence, les Vosges et le Rhin.

Peu après mon embarquement pour l'Italie, mes parents quittèrent la maison du moulin pour aménager "en vil- le", dans la maison Di Meglio (6), à l'angle de la rue Nationale et de la rue Barral, face à la place Docteur-Gouvert où mon oncle Georges - après avoir été chauffeur pendant plus de trente ans chez d'Hes- pel - tenait un kiosque de dis- tribution d'essence.

C'est alors que mon frère Charles et sa famille s'instal- lèrent, au moulin, dans l'ap- partement devenu vacant.

Fin 1942, Henri Denis, frè- re de ma belle-sœur Charlot- te, de Gilette et de Jeanne (qui, jusque là avait habité chez une tante, à Bône où il était coiffeur) très gêné par sa surdité et son mutisme lors des bombardements de la vil- le, fut ramené sur Jemmapes pour être employé au moulin à il travailla jusqu'au moment de l'exode.

En 1945, mon père loua le moulin à mon frère Charles et à moi-même, fraîchement démobilisé. Et les meules tournèrent et tournèrent, des années encore, jusqu'en juin 1962...

Roger XUEREB

(1) S'ensuivirent des relations toujours très étroites entre nos deux familles.

(2) Le 24 avril 1920, mon père acheta, pour la somme de 12 000 F,   Mme Girard, les 627 mètres carrés de terrain sur lequel se trouvaient la cour, le hangar et la maison d'habitation.

(3) C'est à la même époque que la marabout vendit ses terres de Sidi Méziène   François Canuel, père d'Henri.

(4) Auparavant, c'est un moteur à vapeur qui faisait tourner l'arbre transmettant le mouve- ment à chaque courroie.

(5) Plus tard, les tracteurs pri- rent la relève.

(6) Jean Di Meglio était garagis- te à Philippeville et concession- naire exclusif de Renault. Il me semble que l'immeuble avait été édifié par Auguste Bourge vers 1935. Mes parents étaient les troi- si mes occupants de l'apparte- ment, après le vétérinaire Jean Coste, puis Chabert, chef de dis- trict des C.F.A. Dans les autres logements, habitaient les familles Joseph Teuma, Mme et le capiti- ne Raynaud (puis Roger Mattera et sa famille) et la famille Tari, au nom de l'E.G.A. dont il était le res- ponsable (remplacé à son départ, par Lucien Dessertaine et sa famille). Au rez-de-chaussée, on trouvait la boucherie Teuma, le salon de coiffure Kerri, la Mahak- ma, le bureau de l'E.G.A. et le magasin "Tout Electric". Dans la cour, trois petits logements occu- p s par mon oncle Georges et la famille Kerri, le troisième servant de pied-à-terre à l'Office des Forêts pour ses agents de Gan- doula.

ON N'A PAS TOUS LES JOURS MARIE DEYME-PALENC

● Suite de la page 1

et chaleureuse, parfaitement préparée, tant par mon frère André et sa femme Liliane, que par le personnel de la Maison de retraite.

Dans une salle magnifiquement décorée et fleurie, la famille était réunie presque au complet :

Roger Deyme, son épouse Lucette née Jamet, leur fille Anne-Marie et son époux François Solleuz ;

Nancy, née Deyme et son époux Pierre Tari, avec leurs enfants Marie-Laure, son conjoint Christian Guerret et leur fille Zita (6 ans), Jean-Dominique Tari, Frédéric Tari et son épouse Isabelle née Legendre avec leurs enfants Kévin (8 ans) et Zélia (4 ans) ;

André Deyme, son épouse Liliane née Jakubowski, avec leur deuxième fille Pauline ;

les neveux et nièces Pierre Latkowski et Anne née Mougeot, Alain Palenc et Gisèle née Chevroulet, leur fille Isa- belle et leur gendre, avec leur deux fils, Erwann Palenc et Nathalie sa seconde fille, ain- si que la nombreuse famille de Liliane Deyme (1).

Il y eut le discours du mai- re, puis la remise de nom- breux cadeaux suivie d'un apéritif et d'un repas typique- ment pied noir : assiette de la mer, couscous royal (on ne peut plus royal), salade, fro- mage, poirier d'anniversaire arrosé de champagne.

La fête se poursuivit une bonne partie de l'après-midi, avec des chansons... d'autre- fois, que maman fredonna, elle aussi, le plus souvent.

Instant d'émotion, elle r us- sit à faire, avec moi, quelques pas de valse qu'elle m'avait demandés toute la matinée.

A ceux qui la quittaient à la

JEANNE BENOIT-GOUVERT

● Suite de la page 1

M. le curé Druguet, qu'elle joue, qu'elle chante, qu'elle sympathise avec ses amies Geneviève Vallet, Marie Ma- thieu, Juliette Seyvet, Henri te Boissadan, Antoinette et Thérèse Alvino, Céline Agius, Zouzoune Camillieri, Jeannette Aquilina, Pauline Berrux, Marthe Alluar, Jeanne et Colombine Mangion, Nancy et Adri ne Laffont, Jeanne Bar- net, Joséphine Dupont, Marie Palenc, Jeanne Brethous, Marie Chaud, Jeanne Bon- toux...

Il faut qu'elle devienne, en 1920, Jeanne Benoit, et vive à Philippeville jusqu'en 1935 puis à Constantine... Qu'elle devienne veuve en 1949... qu'aux jours de l'exil elle aille rejoindre les siens en Ile-de- France, dans le département de Seine-Saint-Denis à se perp - tuer le "93" du Constantin is...

  Samedi 22 mars 1997. Sur la Haute Tarentaise, passe le souffle tiède du "f hn" qui - remonté d'Afrique via l'Italie - est encore un petit reste de siroco. Le Tangout et le djebel Oust ont fait place à l'Aiguille Rouge et au Mont Pourri : Jeanne est maintenant en Savoie, d'où son grand-père maternel et son père partirent jadis s'implanter en Algérie.

Un printemps tout neuf vient d'éclorre, et voilà notre cente- naire dans un fauteuil qu'elle a dû récemment troquer contre sa canne, à cause d'une chute malencontreuse survenue quinze jours plus tôt.

Autour d'elle, sont réunis la



Jeanne Gouvert et sa

municipalité de Bourg-Saint- Maurice, le personnel et les pensionnaires de la maison de retraite Saint-Michel, ses amis, et une partie de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits- enfants.

Le groupe choral Chant'le- vent entonne, à son intention, "Joyeux anniversaire", "Mille colombes", "Mes jeunes an- nées" et autres morceaux de son répertoire.

Après les souhaits de la municipalité, l'offre de fleurs, de souvenirs, et le cadeau sym- bolique d'une canne - pour lui dire "lève-toi et marche !" - elle souffle, debout, les bougies



... officie au moulin, parmi les bidons de
"Étincelle", successeur de Loucif le man-
de la glace. Pierre Seyvet et P'tit Louis
mier : ils étaient souvent du voyage, en sa
nnements à Philippeville.

(1) S'ensuivirent des relations toujours très étroites entre nos deux familles.

(2) Le 24 avril 1920, mon père acheta, pour la somme de 12 000 F, à Mme Girard, les 627 mètres carrés de terrain sur lequel se trouvaient la cour, le hangar et la maison d'habitation.

(3) C'est à la même époque que la marabout vendit ses terres de Sidi Méziène à François Canuel, père d'Henri.

(4) Auparavant, c'est un moteur à vapeur qui faisait tourner l'arbre transmettant le mouvement à chaque courroie.

(5) Plus tard, les tracteurs prirent la relève.

(6) Jean Di Meglio était garagiste à Philippeville et concessionnaire exclusif de Renault. Il me semble que l'immeuble avait été édifié par Auguste Bourge vers 1935. Mes parents étaient les troisièmes occupants de l'appartement, après le vétérinaire Jean Coste, puis Chabert, chef de district des C.F.A. Dans les autres logements, habitaient les familles Joseph Teuma, Mme et le capitaine Raynaud (puis Roger Mattera et sa famille) et la famille Tari, au nom de l'E.G.A. dont il était le responsable (remplacé à son départ, par Lucien Dessertaine et sa famille). Au rez-de-chaussée, on trouvait la boucherie Teuma, le salon de coiffure Kerri, la Mahakma, le bureau de l'E.G.A. et le magasin "Tout Electric". Dans la cour, trois petits logements occupés par mon oncle Georges et la famille Kerri, le troisième servant de pied-à-terre à l'Office des Forêts pour ses agents de Gandoula.

ON N'A PAS TOUS LES JOURS CENT ANS ! MARIE DEYME-PALENC

● Suite de la page 1

et chaleureuse, parfaitement préparée, tant par mon frère André et sa femme Liliane, que par le personnel de la Maison de retraite.

Dans une salle magnifiquement décorée et fleurie, la famille était réunie presque au complet :

Roger Deyme, son épouse Lucette née Jamet, leur fille Anne-Marie et son époux François Solleuz ;

Nancy, née Deyme et son époux Pierre Tari, avec leurs enfants Marie-Laure, son conjoint Christian Guerret et leur fille Zita (6 ans), Jean-Dominique Tari, Frédéric Tari et son épouse Isabelle née Legendre avec leurs enfants Kévin (8 ans) et Zélia (4 ans) ;

André Deyme, son épouse Liliane née Jakubowski, avec leur deuxième fille Pauline ;

les neveux et nièces Pierre Latkowski et Anne née Mougeot, Alain Palenc et Gisèle née Chevroulet, leur fille Isabelle et leur gendre, avec leur deux fils, Erwann Palenc et Nathalie sa seconde fille, ainsi que la nombreuse famille de Liliane Deyme (1).

Il y eut le discours du maire, puis la remise de nombreux cadeaux suivie d'un apéritif et d'un repas typiquement pied noir : assiette de la mer, couscous royal (on ne peut plus royal), salade, fromage, poirier d'anniversaire arrosé de champagne.

La fête se poursuivit une bonne partie de l'après-midi, avec des chansons... d'ailleurs, que maman fredonna, elle aussi, le plus souvent.

Instant d'émotion, elle réussit à faire, avec moi, quelques pas de valse qu'elle m'avait demandés toute la matinée.

A ceux qui la quittaient à la



Mme Deyme et sa bru Liliane, épouse de son fils André.

fin de ce jour mémorable, elle a dit : "A l'année prochaine, pour mes 101 ans, si Dieu veut !".

Belle leçon d'optimisme !
Nancy TARI

(1) N'avaient pu être de la fête pour raison de santé, Michèle (fille de Roger), son époux Gurloës et leur fille Maël, Stéphanie, fille aînée d'André, Jean-Pierre et Odile Cauchi née Palenc, Nelly Rouhette née Paoli, fille d'Henriette Deyme.

JEANNE BENOIT-GOUVERT

● Suite de la page 1

M. le curé Druguet, qu'elle joue, qu'elle chante, qu'elle sympathise avec ses amies Geneviève Vallet, Marie Mathieu, Juliette Seyvet, Henriette Boissadan, Antoinette et Thérèse Alvino, Céline Agius, Zouzoune Camillieri, Jeannette Aquilina, Pauline Berrux, Marthe Alluar, Jeanne et Colombine Mangion, Nancy et Adrienne Laffont, Jeanne Barret, Joséphine Dupont, Marie Palenc, Jeanne Brethous, Marie Chaud, Jeanne Bon-toux...

Il faut qu'elle devienne, en 1920, Jeanne Benoit, et vive à Philippeville jusqu'en 1935 puis à Constantine... Qu'elle devienne veuve en 1949... qu'aux jours de l'exil elle aille rejoindre les siens en Ile-de-France, dans le département de Seine-Saint-Denis où se perpétue le "93" du Constantinois...

● Samedi 22 mars 1997. Sur la Haute Tarentaise, passe le souffle tiède du "foehn" qui remonte d'Afrique via l'Italie - est encore un petit reste de siroco. Le Tangout et le djebel Oust ont fait place à l'Aiguille Rouge et au Mont Pourri : Jeanne est maintenant en Savoie, d'où son grand-père maternel et son père partirent jadis s'implanter en Algérie.

Un printemps tout neuf vient d'éclorre, et voilà notre centenaire dans un fauteuil qu'elle a dû récemment troquer contre sa canne, à cause d'une chute malencontreuse survenue quinze jours plus tôt.

Autour d'elle, sont réunis la



Jeanne Gouvert et sa sœur Paulette, au début du siècle.

municipalité de Bourg-Saint-Maurice, le personnel et les pensionnaires de la maison de retraite Saint-Michel, ses amis, et une partie de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Le groupe choral Chant'levant entonne, à son intention, "Joyeux anniversaire", "Mille colombes", "Mes jeunes années" et autres morceaux de son répertoire.

Après les souhaits de la municipalité, l'offre de fleurs, de souvenirs, et le cadeau symbolique d'une canne - pour lui dire "lève-toi et marche !" - elle souffle, debout, les bougies

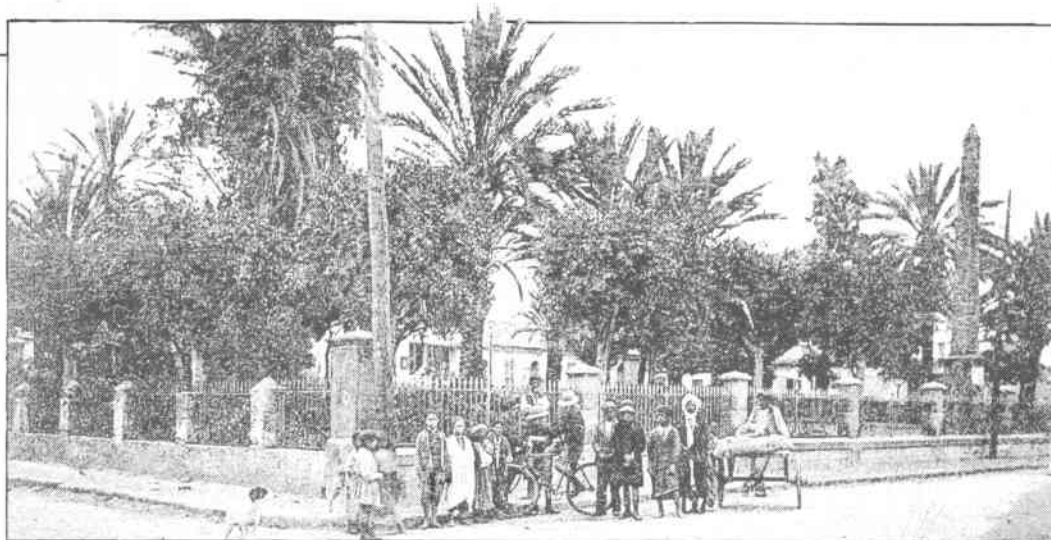
plantées dans un succulent fraiser que se met à découper le médecin-maison.

Et sautant les bouchons, et s'échangeant les baisers, tandis que la centenaire, tout en trinquant à la ronde, déclare : "Jusqu'ici, je me suis toujours occupée des autres ; maintenant, que j'ai cent ans, je vais laisser les autres s'occuper de moi"...

● 12 avril 1997. Trois semaines plus tard "riche d'années et rassasiée de jours" comme dit la Bible, la centenaire jemmapoise rend son âme à Dieu...

PASSÉ

Angle de la place de la mairie à l'époque où elle se trouvait encore complètement entourée - ainsi que la place de l'Eglise - par une clôture à grilles de fer. Deux gandourahs, un vélo, deux sarrouels, un sarrau noir, un turban à tour de cou, deux casquettes, une charette à bras, un chien, deux chéchias, un béret et deux casques coloniaux ramènent aux années 30, quand l'Algérie française célébrait son centenaire.



POÈME

LA RONDE

Ma Rosalinde Ottaviani
Tu as quitté Santa Maria
Santa Maria Figagniella
Pour t'en aller en Algérie.

Tu n'allais pas
Baguenauder au grand soleil
Pour t'y bronzer...
Ni Tahiti, ni les Antilles !
Point de voyage d'agrément
Mais un exil, tout simplement ;
Parce qu'au pays,
Les oliviers,
Les châtaigniers
N'arrivaient plus
A vous nourrir
Toi et les tiens.

En Algérie,
Tu rencontres
Un Ardéchois...
Pauvre de toi,
Pauvre de lui,
Pauvres tous deux
Femme et mari !
Et me voici,
Moi...

Ni en Ardèche ni en Corse,
Sans Algérie ;
Et vous aimant,
Vous, mes ancêtres,
Et vous aimant.
Moi... avec
Un Berrichon ;
Trois Tourangelles
Autour de moi,
En pleine France,
Aux bords de Loire,
Avec, au cœur,
Un peu de Corse,
Un peu d'Ardèche,
Un peu d'Alger...

Point d'amertume,
Bien au contraire...
Bien mélangée,
Bien ballottée,
Bien secouée,
Bien intégrée,

Bien
Ho-mo-gé-né-l-sée...

Paulette BRY
née Chavanon

LES OBSEQUES DE M. DE LANNOY

Nous apprenons, de Jemmapes, que M. de Lannoy, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en retraite, est mort dans la nuit du 21 au 22 juillet courant, des suites d'une attaque d'apoplexie.

M. Regnaud de Lannoy, né le 30 mai 1809, était dans le département comme ingénieur en chef depuis 1852. Il n'y a pas de grands travaux qu'il n'ait fait faire ou prévus ; sa vaste conception embrassait une foule de questions se rattachant plus ou moins avec son service.

Il avait, un des premiers, compris tous les bienfaits que l'on devrait retirer des plantations, et fit planter toutes sortes d'essences : on lui attribue les plantations de pins du Mansourah qui ont changé en bouquets de verdure les arides rochers de Constantine ; les essences australiennes, et parmi elles l'eucalyptus, furent essayées par lui sur le sol algérien. On connaît les prodigieux résultats obtenus.

Non content de faire disparaître l'aridité du sol, il peuplait encore les rivières, et si son exemple eût été suivi, dans tous les cours d'eau persistante on trouverait aujourd'hui maintes variétés de poissons.

Il est impossible de passer sous silence un pareil événement, en raison de l'homme qui a tout fait pour le département et qui a pendant si longtemps joué un rôle des plus actifs dans la question des travaux publics, de colonisation, d'hydrologie, de plantation, d'agriculture et de pisciculture.

Les souvenirs qu'il a laissés dans les corps des Ponts et Chaussées doivent être bien vivaces, car le personnel de Philippeville a tenu à l'honneur de rendre un der-

nier devoir à l'ancien chef de service.

Nous croyons savoir que, de tous les points du département, le personnel eut afflué s'il eût été possible de retarder assez l'inhumation ; mais les chaleurs que nous traversons ne permettaient aucune divagation à la règle communale et l'enterrement dut avoir lieu le samedi 23 à 6 heures du matin.

Voici comment fut organisée cette cérémonie.

Les sapeurs-pompiers de la ville, en armes, conduits par leur officier, ont entouré le cercueil ; les spahis de la commune mixte se sont joints aux pompiers. En tête du cortège, la fanfare qui a très convenablement exécuté diverses marches funèbres.

Le drap était tenu par deux fonctionnaires des Ponts et Chaussées et par les maires des communes de plein exercice et mixte.

Le deuil était conduit par un notable de Jemmapes, ami du défunt et par deux autres fonctionnaires des Ponts et Chaussées, puis venaient les membres du conseil municipal, les notables et les habitants de toutes conditions, qui ont voulu donner au mort une dernière marque de respect et de sympathie.

M. de Lannoy ayant manifesté la volonté écrite d'être inhumé dans une pièce de terre qu'il possédait du côté d'Ahmes-ben-Ali, son corps y fut conduit dans un recueillement qui faisait apprécier combien on le vénérât dans le pays.

Le lieu choisi est d'ailleurs charmant : au milieu de la plaine, couverte de vignes, une légère saillie apparaît, un bel arbre s'y trouve, couvrant de son ombrage un espace d'environ 4 ares.

C'est là que M. de Lannoy a voulu être placé, comme pour se trouver, dans la mort, avec les colons dont il partageait les rudes travaux durant la dernière partie de sa vie.

On dit que, sur son testament, il réserve à son fils le soin de faire inscrire sur sa tombe les services qu'il a pu rendre en Algérie.

Deux discours ont été prononcés : l'un par le chef actuel de l'arrondissement de Philippeville, l'autre par M. le maire de Jemmapes.

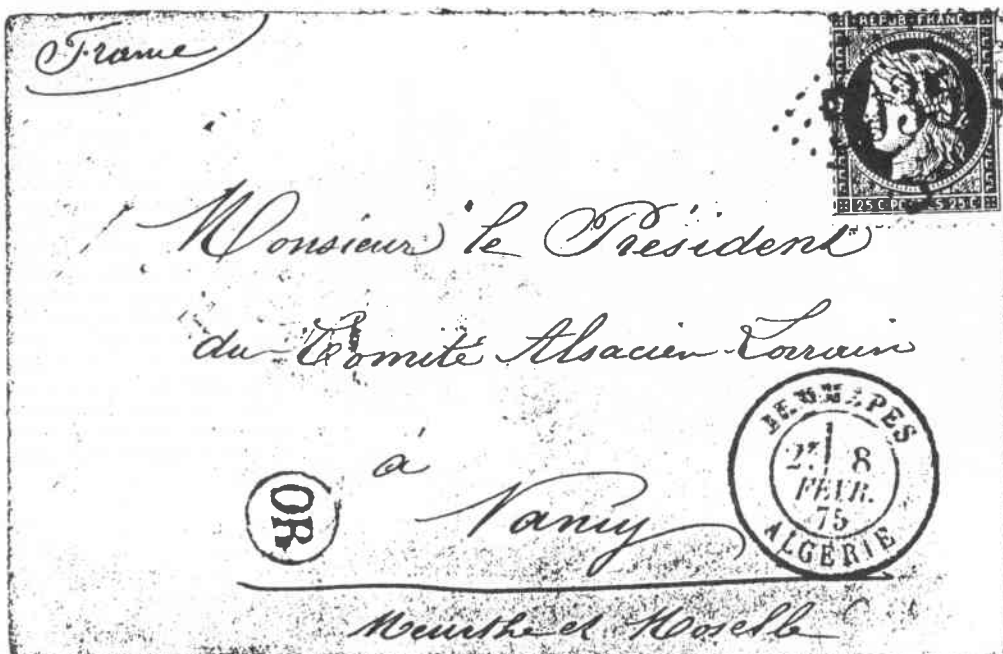
Ce magistrat municipal s'est fait l'interprète des sentiments de la population agricole en remerciant M. de Lannoy des services qu'il avait rendus à cette population par l'enseignement des procédés pratiques et économiques de culture, et en exprimant le regret de perdre un tel homme, alors qu'on avait tant besoin de ses conseils, de son expérience et de ses encouragements.

Le premier discours retraça à grands traits le caractère de l'ingénieur éminent, le savant si universel, et l'administrateur intègre, sévère et juste.

Enfin depuis 1871, époque où il a été mis à la retraite, sur sa demande, il ne s'est occupé que de ses propriétés de Jemmapes, et de résoudre (comme l'a dit avec tant d'autorité le maire de cette localité), les procédés rationnels de culture.

Nous joignons nos regrets à ceux des habitants de Jemmapes et du corps des Ponts et Chaussées, car l'Algérie perd un homme qui lui était profondément attaché, qui lui avait consacré la moitié de son existence et qui pouvait lui rendre encore beaucoup de services.

Extrait du journal philippevillois "Le Zéramna"



UNE LETTRE VIEILLE DE 122 ANS

Notre bon ami Eugène Warion, président de l'Amicale des Mondoviens - et, par ailleurs, éminent philatéliste - nous a fait parvenir l'enveloppe d'une lettre expédiée de chez nous en 1875 (il y a donc 122 ans) et datée du 8 février 1875 par le bureau des Postes de Jemmapes.

Coût de l'envoi : un timbre de 25 centimes à effigie de la République.

L'expéditeur de la missive ne l'a pas postée à Jemmapes même mais dans un des villages de la région, comme en témoigne le petit cachet portant les lettres en capitales OR dans un cercle, que l'on voit juste avant la mention du lieu de destination, Nancy.

Ces deux lettres étaient les initiales de la précision "Origine Rurale" ; elles signifiaient que la lettre avait été déposée - à défaut de bureau de Postes - dans une boîte postale où le facteur l'avait prélevée au moment où il faisait sa tournée de distribution.

Parvenue au bureau de Jemmapes, l'enveloppe a reçu la marque du cachet (de type 17) fait de points disposés en losange autour du chiffre 5035 qui était le numéro d'identification de notre recette jemmapoise.

Quel était donc le village où elle a été postée ?

Etant donné que la lettre est adressée au président du Comité des Alsaciens Lorrains, il est quasi certain qu'elle est originaire de La Robertsau. En effet, c'est là que vinrent s'implanter des Alsaciens et des Lorrains, après l'attribution, par l'Assemblée nationale, le 21 juin 1871, de concessions

destinées à l'implantation de colons venus des deux provinces de l'Est annexées par l'Allemagne, après la défaite de Napoléon III.

Il est regrettable que - comme cela se fait généralement aujourd'hui - le rédacteur de la lettre n'ait pas jugé bon de mentionner son nom et son adresse au dos de l'enveloppe, où ne figurent (encadré en bas) que les cachets ferroviaires Marseille à Lyon spécial, Paris à Avricourt, et le cachet d'arrivée à Nancy.

Précision pour la "petite histoire" : le bureau de distribution postale de Jemmapes a été créé en novembre 1858 (dix ans après la fondation de la colonie agricole du Fendek) et la recette en 1860, le cachet à losange portait alors le numéro 4104.

Merci à Eugène Warion de tous ces détails intéressants relatifs au passé de notre terroir !



Cette "réclame" (on ne disait pas encore publicité) a paru, le 11 octobre 1926, dans "La Revue villageoise" - organe indépendant des intérêts de la région de Jemmapes, dont le propriétaire-éditeur était M. Saulnier - pour vanter les mérites d'un agent de fermentation des vins. Hebdomadaire, la publication paraissait le lundi, jour du marché de Jemmapes.

AMÉLIORATION & CONSERVATION DES VINS

PAR LA

VINOSE SÉBASTIAN

Produit d'origine française, Breveté N° 471.784 (Conforme aux prescriptions du Décret du 19 Août 1921)

Combinaison d'Anhydride sulfureux (provenant de la combustion du Soufre pur) et des Eléments azotés et phosphatés, chimiquement purs et assimilables combinés avec un acide pur du raisin qui assurent une VINIFICATION PARFAITE

La « VINOSE SÉBASTIAN » spécialement recommandée dans les pays chauds pour assurer une fermentation alcoolique parfaite, est la solution la plus riche en principes utiles et la plus stable.

Alfred BALLET à AURIBEAU, Agent Régional

M. DONIAT EX-PETIT CORDONNIER ALSACIEN

M. Doniat fut un personnage dont il faut raconter l'histoire, car elle s'inscrit très bien dans celle des pionniers.

Alsacien, il était cordonnier à Mulhouse.

Vers 1869, il quitte l'Alsace avec, pour tout bagage, sa boîte d'outils. Il s'embarque pour l'Algérie, arrive à Bône et va d'abord travailler à Bar-rai.

Un peu plus tard, ayant entendu parler de la création d'un nouveau centre de colonisation - Auribeau - à soixante kilomètres de là, il s'y rend, à pied, construit un gourbi sur le modèle de ceux des indigènes et s'y installe.

Des ouvriers italiens sont là, venus débroussailler le territoire du nouveau centre, et il ouvre, à leur intention, une gargote puis une épicerie.

Il construit un autre gourbi, et, son commerce étant prospère, il épouse une demoiselle Bernerret dont les parents sont originaires de la région lyonnaise.

Ma tante Léonie fut ainsi la première Française qui naquit à Auribeau.

Un peu plus tard, l'ex-cordonnier bâtit - sur des lots qu'il achète - une vaste maison, crée une boulangerie, une épicerie, une boucherie. Il passe un marché pour la fourniture du pain aux mines du Mokta (près d'Aïn Mokra) où travaillait un millier d'ouvriers.

Il gagne beaucoup d'argent, et se rend acquéreur des terres et des maisons que des colons abandonnent.

En quelques années, le petit Alsacien est devenu le propriétaire le plus important de la région.

Lucien BOUSCARY